

Denise Desautels, Danyelle Morin, Alexandre Trudel

Jacques Paquin

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2008). Compte rendu de [Denise Desautels, Danyelle Morin, Alexandre Trudel]. *Lettres québécoises*, (131), 49-50.



☆☆☆☆

Denise Desautels, *L'œil au ralenti* (postface de Lise Lamarche), Montréal, le Noroît, 2007, 220 p., 21,95 \$.

Une poésie rétinienne

Je ne sais pas si Denise Desautels a dû réfléchir longuement avant de décider de publier les textes de ses participations à des livres d'art.

Impossible en effet d'imaginer un recueil de l'auteure qui ne s'écrive pas « autour » de l'œuvre d'un artiste, autour, c'est-à-dire là où l'objet plastique ou visuel participe pleinement aussi de la fabrication du texte poétique. *Le saut de l'ange*, inspiré des objets de Martha Townsend, *Leçons de Venise*, qui dialogue avec les sculptures de Michel Goulet, ou encore *Mais la menace est une belle extravagance* qui prend comme prétexte des photographies d'Ariane Thézé en témoignent de manière fort éloquente. Aussi, le projet de ne publier que les textes à tirage limité peut surprendre. Peut-on lire Desautels sans la dialectique texte / image ? Le très bref liminaire qui ouvre le recueil est peu bavard sur les motifs qui incitent à publier sans le support artistique, mais il nous donne le dénominateur commun



de l'ensemble de ces textes : tous ont à voir avec le théâtre ou la musique. Pour chaque écrit, la poète a pris soin de nous donner toutes les informations pertinentes concernant la matière et les circonstances de ces œuvres parues en marge des éditions courantes. Cela donne des textes relativement courts, divisés en sections parfois limitées à une seule page, et qui couvrent la période 1989 à 2005. Le lecteur sera-t-il dépaycé par l'absence de support visuel ? Je ne le crois pas, du moins s'il aborde ces textes pour ce qu'ils sont : circonstanciés, liés à des événements artistiques précis, comme la trame d'une activité moins connue de la poète. Il serait présomptueux à l'intérieur de cette chronique de rendre compte de la diversité de ces 26 textes, mais une citation de Peter Handke placée en épigraphe rend bien l'esprit de l'ensemble : « L'art, ce serait d'attendre, de se concentrer jusqu'à ce que ces événements deviennent eux-mêmes du langage. » Il est frappant de constater, à la lecture de ces opuscules, à quel point Denise Desautels nous fait entrer dans l'intimité d'une écriture qui constitue pourtant un effort constant de dialogue avec les autres, les créateurs, mais aussi entre les œuvres. Cette impression tient peut-être à l'importance d'une pensée incarnée, une pensée rétinienne, en somme, aussi bien introspective que vissée à la matière. La réflexion et la création sont si intimement liées justement que le premier texte, « Dans une ville étrangère » (il y est pourtant question de Québec), apparaît comme un journal d'écriture sur l'œuvre à faire, alors qu'en réalité c'est l'œuvre même que nous lisons. Au fil de ces textes fort différents dans leur facture, allant de la notation méditative à la forme versifiée, en passant par la prose poétique ou réflexive, je me suis pris au plaisir de musarder ici et là et de cueillir quelques fleurs de ce bouquet de pensées poétiques qui fera sans doute le bonheur de ceux qui aiment collectionner les citations. Car Desautels a le sens de la



DENISE DESAUTELS

Car Desautels a le sens de la formule, quoique celle-ci ne soit pas simple exercice de rhétorique.

rapprochement et qui atténue l'ampleur de la fin qui oppresse : « Tu dis : je suis ces figures qui défilent, remplies d'impertinences, et cette menace à ciel cru, son bourdonnement, son noir quotidien. Tu dis : nous nous serrons doucement les unes contre les autres. » (p. 214) *L'œil au ralenti* est un beau complément aux publications courantes.

formule, quoique celle-ci ne soit pas simple exercice de rhétorique. Côté poème, on lit de très belles déclarations, par exemple dans « théâtre pourpre » : « je cherche à confondre la beauté [...] quand elle est hors d'elle-même. » (p. 65) En prose, on trouve une méditation sur l'os, et le texte « pose » s'écrit en complicité avec celui de

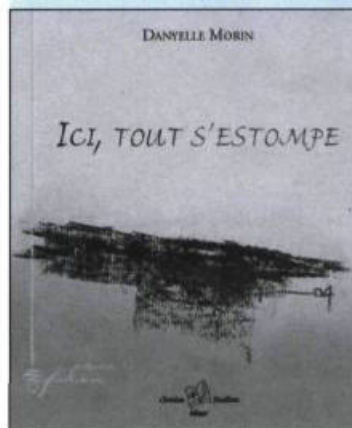
Saint-Denys Garneau ; un autre enfin fait directement allusion au théâtre (« Une scène, trois personnages de l'attente »). On retrouve les thématiques familières : l'ange (« sous les débris de l'ange »), la mort, celle de la mère entre autres (« autodafé »). Enfin, on lit une écriture-femme, un souci de la « compassion », mot chargé de sens chez Desautels, une douceur de la parole qui suscite le

☆☆☆☆

Danyelle Morin, *Ici, tout s'estompe*, Montréal, Christian Feuillette éditeur, 2007, 96 p., 18,95 \$.

Précieuses traces

Cofondatrice et directrice du Camp littéraire Félix, Danyelle Morin offre des poèmes à saveur orientale.



Poète de l'évanescence, elle maîtrise l'art subtil des esquisses du moi éphémère. Son écriture elliptique ne cherche donc pas à renouveler la poésie, pour elle, il suffit que le ton soit juste pour exprimer la simplicité des gestes qui comptent : « Appuyée contre le chambranle de la porte, tu enfouis ton



DANYELLE MORIN

*Bientôt tu ne sauras plus nommer la couleur
du grenat enbâssé dans ton alliance,
le délicat des mauves musquées dans ce jardin
que vous avez entretenu ensemble,
le gris velouté de la tourterelle triste. (p. 69)*

Ainsi « Tout s'estompe », comme le répète une section du recueil, mais cette perte annoncée n'en rend que plus poignants les menus riens d'une vie bien enracinée et concrète.

visage dans le collet de ton chandail, tu le colles à ta bouche et c'est toute ton enfance qui t'est redonnée. » (p. 62) Montaigne, qui a philosophé sur les mouvances du moi, n'est pas loin. Nul besoin de trancher entre inspirations orientales et occidentales, les deux courants se mêlent harmonieusement au sein de ces écrits. Le registre adopté par Danyelle Morin semble propice à susciter des réflexions sur le vieillissement, aspect particulièrement touchant du recueil :

Infographie • Mise en pages
Livres • Revues • Journaux

ZIRVAL
DESIGN

info@zirval.com

☆☆ 1/2
Alexandre Trudel, *Des robes de baleines*,
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2007, 102 p., 12 \$.

Une éco-poésie ?

Il fallait s'y attendre. Le discours écologique auquel tout le monde dit adhérer (peut-on être contre la vertu ?) est entré dans la poésie.

Mais comme tout discours à la mode, il risque de soumettre le poème à ses propres objectifs, si honorables soient-ils. Le quatrième recueil d'Alexandre Trudel fait donc la gageure d'allier la poésie à un message qui occupe une bonne part du discours social et médiatique. Avec *Des robes de baleines*, le poète part d'un constat apocalyptique — une section s'intitule « dernière chance pour les hommes » — pour « voir s'il



ALEXANDRE TRUDEL

y aurait quelque chose à tirer de ce désastre » (p. 9). Pour se prémunir contre l'embrigement écologique simpliste, Trudel joue de l'humour corrosif :

*et si on se conservait plus longtemps
en mangeant des tranches de faux fromage fondu
et tous ces trucs chimiques
en vente libre à l'épicerie. (p. 41)*

Mais à d'autres moments, on doit subir l'hymne à la mère Nature, la terre, « pour la remercier de ses bienfaits / et peut-être inventer une chanson en son honneur » (p. 68). Finaliste au prix Nelligan 2008, Alexandre Trudel a certes du talent, mais sa poésie, qui mise sur l'improvisation, pêche par excès de caricature.

**Finaliste au prix
Nelligan 2008,
Alexandre Trudel
a certes du talent,
mais sa poésie, qui
mise sur l'improvisation,
pêche par excès de
caricature.**